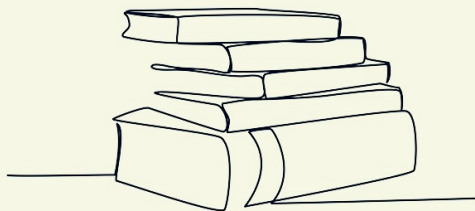


Dominique Ecry

Recherches par temps de neige



Dominique Ecry

Recherches
par temps de neige

© Dominique Ecry, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3639-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Se faire douce et secrète, s'échapper;
Sa manière d'être.
Journal, Elena Volke*

Le train suit sa voie : invisible au voyageur. À celui-ci, le spectacle d'une campagne qui ne cesse de se recomposer : champs, forêts, villages, routes. Des taches blanches isolées lui apparaissent. Elles seraient d'une autre matière. Il les néglige, mais elles reviennent et se multiplient, se font plus grandes, se relient entre elles, et enfin envahissent tout l'espace. Il n'y a plus qu'elle : la neige. D'avant ne restent que des traces éparses de paysage : alignements d'arbres, des clôtures, des maisons parfois.

Une frontière est passée ; ce n'est pas un vrai changement. L'horizon s'élève : les montagnes se rapprochent. La vue se réduit ; l'attention se détourne de tout ce qui est dehors et ramène au souci de soi : s'écarter de la vitre plus fraîche, se caler dans son siège, sans gêner les voisins de compartiment.

Les heures passent, le blanc dehors devient pâleur. Au-dessus, le ciel s'assombrit. Des flocons y volettent comme des étoiles. Le monde extérieur est oublié sauf, au moment de longer rochers ou forêts. Alors des gifles brusques grésillent sur les fenêtres. Sinon, un silence local, un air froid et neutre, au rythme du roulement laminé sur les rails.

Dans mon coin, je me recouvre de mon manteau et m'efforce de faire place au sommeil. Des arrêts font sursauter. Il faut effacer la buée de la vitre et percer dans la nuit le nom de la gare. Et alors supporter les bruits et mouvements des voyageurs. Enfin, les entrées et sorties s'interrompent et chacun peut se replier sur soi et s'efforcer de dormir.

Un arrêt encore - celui-là c'est le bon - qui me jette avec d'autres gens sur un quai désert.

Du côté de la sortie, un employé finit par se montrer : « Oui, c'est bien là qu'il faut changer, mais le train de la Capitale a du retard ... travaux... avalanches ». Déjà il s'en va, guidant avec sa lampe quelques personnes vers la sortie ; d'autres vers les locaux. Il en referme la porte derrière lui.

Il ne reste plus d'éclairage sur le quai que le halo de trois lampadaires autour desquels tourbillonnent des flocons comme des insectes et, côté gare, les reflets jaunâtres des fenêtres de la salle d'attente. Celle-ci, avec sa banquette de bois le long du mur, est si triste que je remets à plus tard de m'y installer. Je commence un va-et-vient le long des rails, battant les pieds et me frappant des bras dans l'obscurité pour me réchauffer.

Me redisant que c'étaient les épreuves préparatoires à mon arrivée et au travail attendu de moi : « Les faits, leur juste mesure ! » C'est ce qu'ils attendaient.

J'avais cependant répondu quand on m'avait proposé la mission.

— Cette conférence ne me convient guère.

— Pourquoi pas !. Vous parlez allemand.

— Mais le thème ? *Le régionalisme, entre littérature et politique* ne correspond pas à ma spécialité. D'autres sont mieux placés dans ces domaines.

— Vous êtes chroniqueur sur les questions de société. C'est un avantage : vous resterez dans la relation des faits. Vous en prendrez la mesure et donnerez vos impressions sur les sujets évoquées. Sans référence aux théories surtout !

De plus vous avez des vacances à prendre. Profitez-en.

Me rappelant cet entretien et ayant bien arpenté le sol enneigé, je rejoins les voyageurs entassés dans la salle aussi neutre qu'un débarras.

« Les faits, les mesurer ! »

Quand le nouveau train arrive, c'est avec l'air d'être une partie de nuit qui avancerait en gare. Il suffit d'y monter et de se laisser tomber dans un compartiment : autre salle d'attente inconfortable ; celle-ci mobile et où il fait en même temps trop chaud et trop froid

Jusqu'à ce qu'une aube pâle me réveille. La vue est voilée, mais de moins en moins. On suit une vallée visible en contrebas selon un parcours sinueux où la forêt cache la perspective puis la redonne ; et ainsi plusieurs fois jusqu'à ce que tout s'aplanisse alentour à la sortie d'un tunnel et qu'on s'arrête en soulevant un nuage qui retombe lentement.

Maintenant se voit de près comment la neige s'est faite recouvrante partout : noyant ce qu'on s'attendrait à distinguer et qu'il faut deviner au mieux : les clôtures, les piles de madriers, les rails de dégagement, les bâtiments de la gare, la route derrière ; bouchant les creux, arrondissant les angles, liant tout.

Je me laisse chuter du wagon sur le quai épaissi. Mais ce n'est doux qu'au-dessus. La couche de la nuit en recouvre d'autres plus dures. Il faut avancer à pas prudents vers la sortie ; comme les autres voyageurs, silencieux, gênés par leurs bagages et se dispersant tels des fantômes !

Des voitures avec conducteurs les attendent. L'un de ceux-ci m'indique que l'autobus qui pourrait m'amener à destination est déjà passé. Mais il peut me rapprocher car c'est sur sa route et, sans parler plus, me fait signe de monter à côté de la femme qu'il est venu chercher. Après un petit trajet, il me dépose avec valise et sac en m'indiquant du bras des maisons isolées sur la droite.

Cette petite route devant mener au village d'Hinteralm ne se devine que par l'alignement des talus où la neige a été repoussée. Mes pas marquent les premières traces : profondes par le poids de mes bagages. Autour de moi, le

silence et le calme d'un paysage uniforme où quelques toits dispersés émergent à peine. Au loin, les montagnes empêchent le soleil d'être visible.

C'est bien la neige de la nuit dernière ; sur un autre mode : total et passif. Sans les à-coups de température, sans les allées et venues des gens ; juste le froid immobile dans un matin pâle et un espace dégagé de tout ; me laissant me poser la question : « pourquoi ici et menacé d'ensevelissement vivant ? »

Pas un bon commencement, plutôt un voyage qui s'achève ; et mal organisé ! J'aurais pu arriver plus tard, ou prévenir l'aubergiste pour qu'il vienne avec une luge attelée ou une auto et m'épargne d'avoir à faire mon chemin.

En avançant, des lignes de constructions se distinguent, un clocher émerge. Pas encore d'activité visible. Mais les remblais font place à des murs, à des haies. Des formes se dessinent. C'est l'entrée du village même.

Des ombres indiquent maintenant les contours arrondis d'un toit, d'une cheminée et, au sol, de multiples tas et blocs non identifiables. Déjà l'activité du matin est visible : des fumées, des lumières jaunes aux fenêtres. Effectivement, la première porte à laquelle je frappe pour demander mon chemin s'ouvre vite sur un fermier affairé. Mon accent étranger doit être compréhensible et je déchiffre la réponse :

— Vous continuez d'abord sur la grand-rue, puis la quittez derrière la maison à deux étages là-bas, descendez les marches et passez derrière l'église qui a résisté à l'avalanche de 1963. Ainsi, vous retrouvez la grande rue dans le tournant et la suivrez jusqu'au *Gästehaus Alpenrose* qui n'est pas loin.

— Pourquoi ne pas rester toujours sur la grand-rue, alors ?

— Vous pouvez aussi !

L'histoire a dû rendre compliqué le plan du village ! Mieux vaut s'en remettre aux indications reçues : dégringoler un escalier aux marches glacées et assez dangereuses, rejoindre un chemin annexe qui longe un mur austère et remonter la pente, en s'y prenant à deux fois pour le transport des bagages, et arriver définitivement fatigué. Trajet court et insolite ! Car la neige a occupé tous les espaces disponibles et effacé les repères. Les habitations en ont les toits surchargés et débordants , les murs envahis jusqu'aux fenêtres du rez-de-chaussée ; la rue principale est transformée en chemin, les autres en passages.

Ma pension, la *Rose des Alpes*, émerge du moutonnement général par sa taille. Elle s'élève sur deux étages aux balcons de bois courant sur sa façade. Devant l'entrée, un sapin sombre et un espace libre dont on ne peut deviner la fonction à

la belle saison. Terrasse où se tenir, jardin ou parking ? Le nom *Alpenrose* se lit en grandes lettres gothiques peintes. Pour entrer, il faut passer entre une niche abritant une sculpture religieuse et un traineau portant des vases de gerbes séchées, puis pousser la porte et un rideau protecteur contre le froid. C'est alors un petit hall ouvert où se dévêtir avant d'entrer dans la salle principale - restaurant et bar - et y ressentir les premières sensations variées de la journée : un dallage légèrement glissant (fraîchement lavé ?), l'odeur mélangée de fumée de cigarettes refroidie, de fond de verres de bière et de cuisine, comme si on avait voulu tout effacer par un courant d'air frais, et trop vite. Ce premier nettoyage n'aurait pas atteint les coins. L'ambiance est silencieuse pourtant, l'air frais, l'éclairage ambre pâle.

C'est une salle assez grande occupée de longues tables communes au centre. Elle ménage sur les côtés des compartiments avec banquettes et tables ovales où se tenir en petit groupe et consommer dans une demie intimité. Le sol, de dalles à l'entrée puis de parquet au centre, est partiellement recouvert d'un tapis rouge foncé et déjà usé. Des couleurs, des odeurs, mais pas de bruit ou de mouvement. Une jeune femme dans un coin, debout sur une chaise, déchaussée, a les bras en l'air et décroche des lampions de papier. Elle ne m'a pas entendu. Je cherche les mots et le ton qui faciliteront mon entrée sans la surprendre.

— S'il vous plaît...

— Oui ! répond-elle sans se retourner

Impossible de savoir si elle a reconnu mon accent et si elle va quitter sa position. C'est calme. Les guirlandes tendues à travers toute la pièce et les chopes de bière regroupées sur certaines tables, nombreuses et non nettoyées, donnent une tonalité de lendemain de fête.

Sous des boucles assez courtes, des yeux clairs viennent finalement se fixer à moi, à mes bagages, un à un, à moi de nouveau. Je me présente.

— Je suis Bernard Mandaz. J'ai réservé une chambre chez vous ?

— Ah, c'est vous qui n'étiez pas là hier.

Curieuse identification !

— J'avais pensé que je pourrais déranger pendant le Carnaval. J'ai préféré venir après.

— Oh ! Vous savez, il y a toujours du travail : avant, après. On connaît cela. Je vais vous conduire.

Elle a maintenant baissé les bras qui sont chargés de lampes multicolores comme des bouquets puis s'incline, plie les genoux et saute au sol. Sa robe est redescendue et cache ses jambes jusqu'aux mollets. Elle est directe et a l'air du

pays : elle me montre le chemin par un escalier raide qui l'oblige à se déhancher, et remarque.

Je vois que vous n'avez pas de skis ou de matériel de montagne avec vous.

— Non. Je n'avais pas l'intention de skier.

Elle ne reprend la parole qu'à l'arrivée au deuxième étage.

— Voilà votre chambre : vous verrez le patron quand vous redescendrez pour votre petit déjeuner. Je vous laisse vous installer.

Mon nom est Dorie. J'aide à l'auberge.

Ma pièce est au coin de la maison : d'un côté, en façade principale, une porte-fenêtre avec un balcon surchargé de neige et surplombé des stalactites du toit ; de l'autre, une petite fenêtre donnant sur la montagne. Je déballe mes affaires : les vêtements et le matériel de journaliste composé de cahiers de notes, d'un dictionnaire et de quelques livres sur le pays.

Pour rendre compte de la conférence sur le régionalisme, mon projet était d'aller à Vienne dans une vingtaine de jours discuter avec des journalistes, et rencontrer des spécialistes ; puis revenir ici en congé, éventuellement. Mais c'est d'ici que je pensais me préparer à ce thème : regarder ce village tyrolien et ses environs, rendre compte de sa vie quotidienne en hiver et en rédiger des chroniques, deux-trois par semaine. Elles en traiteraient de thèmes historiques, ruraux et traditionnels qui intéressent toujours les lecteurs de chez nous. Ce programme devrait me permettre de ne recevoir du monde que son écho et de lui envoyer des messages dépourvus d'urgence ou d'à-propos direct.

Pas absent, mais éloigné, c'est vrai ! Le lieu du Tyrol a été choisi par moi en promenant le doigt sur la carte d'Autriche ; et l'arrêtant à proximité de ses frontières avec la Suisse et l'Italie dans le souvenir imprécis qu'il existait aussi un Tyrol du sud que les hasards de l'histoire avaient rattaché au voisin transalpin. Les informations des guides et des annuaires m'avaient orienté vers ce village en particulier et ce petit hôtel à l'écart de l'affluence des sports d'hiver. Une part de hasard, donc.

Le petit déjeuner dans la salle commune, le premier pour moi, est l'occasion de faire la connaissance des occupants. Lino, le patron, s'occupe de mes formalités d'entrée. C'est un tyrolien bourru d'âge moyen. Son dialecte m'oblige à reprendre ses paroles en pensée et vérifier ainsi que j'ai compris. Pas question donc de m'attarder à bavarder avec lui. Mais sa femme Katie le rejoint et vient à mon secours : aimable, active et épanouie dans l'habit traditionnel 'dirndl' ; elle l'a complété d'un grand châle de laine drapé de façon impériale. Mon insistance

à régler toujours d'avance ma pension me fait classer dans la catégorie des hôtes à choyer. Le cuisinier Lukas, un jeune, est venu en salle aider au rangement de la vaisselle et de la verrerie de la soirée. Enfin arrive de l'extérieur une seconde serveuse, Maria, sa sœur, pas gênée de se présenter tard pour seconder sa collègue et, même, plaisantant sur les fatigues suivant les fêtes tardives. Une dame âgée qu'on a appelée 'Frau Doktor' est descendue plus tard et s'est dirigée sans hésiter vers une table déjà préparée près d'une fenêtre. Les attentions à son égard et un certain ton de sa conversation avec le personnel de service révèlent une habituée. Des résidents de passage se montrent ensuite puis, au fil de la matinée, des villageois venus prendre un café au début et une bière vers midi. Pas de skieurs, cependant, car aucune installation mécanique de remontée n'est proche, me dit-on.

La matinée est ainsi occupée à s'accoutumer à ces lieux ; la visite des alentours est remise à l'après-midi.

La vieille église au clocher à bulbe occupe bien le centre du village. On n'en voit que des murs jaunes ajourés de vitraux. Sa base de pierre est presque cachée. En face, la place centrale du village est à deviner : un espace vide et blanc où la marche des passants a tracé trois diagonales. La principale - la grand'rue - contourne la masse d'une fontaine aux débordements d'eau gelée et surmontée de sa sculpture de pierre. Quelques maisons assez grandes - officielles ou résidences de notables - forment un demi-cercle. Entre elles des ruelles sans vie ni couleurs. La neige a été repoussée jusqu'à mi-hauteur d'homme en remblais et talus pour dégager au moins les accès aux portes extérieures. Elle cache aussi tout ce qui peut occuper la chaussée en d'autres saisons : barrières, trottoirs, et tout mobilier ou matériel.

Paysage de tranchées ! Les villageois paraissent y circuler en service commandé : vêtement protecteur et saluts convenus sans s'attarder en chemin. L'épicerie, la petite école et un magasin général me sont indiqués ; ainsi que la poste dont je relève les horaires de levée. Aucun des lieux n'est animé ou n'attire le regard.

Pourtant ! Avec ce calme, cette blancheur...Ou malgré ! Il y aurait ainsi une autre façon de vivre à essayer de comprendre.

Une deuxième auberge, celle-là plus centrale, est le seul endroit où trouver des lumières. Mais déjà le soir et le froid invitent à rentrer à la pension.

La journée commencée tôt a été fatigante. Je soupe rapidement et monte sans m'attarder dans ma chambre. Un bilan serait à faire de ces premières